

Ans l'éloigner des affaires, où elle se mainte-
 de J. C. nait malgré lui. Alphonse le Chaste ré-
 793 gnait en Espagne. La continence perpé-
 tuelle que garda ce prince, lui mérita ce
 beau titre, et le rendit digne d'affranchir
 l'Espagne de l'infâme tribut de cent filles,
 que son oncle Mauregat avait accordé aux
 Maures. Soixante-dix mille de ces infi-
 dèles tués dans une bataille, avec Mugaït,
 leur général, firent voir la valeur d'Al-
 phonse. Constantin tâchait aussi de se
 signaler contre les Bulgares; mais les
 succès ne répondaient pas à son attente.
 Il détruisit à la fin tout le pouvoir d'Irène;
 795 et, incapable de se gouverner lui-même
 autant que de souffrir l'empire d'autrui,
 il répudia sa femme Marie, pour épouser
 796 Théodote, qui était à elle. Sa mère irritée
 fomenta les troubles que causa un si
 grand scandale. Constantin périt par ses
 artifices. Elle gagna le peuple en modé-
 rant les impôts, et mit dans ses intérêts
 les moines avec le clergé par une piété
 apparente. Enfin elle fut reconnue seule
 impératrice. Les Romains méprisèrent ce
 gouvernement et se tournèrent à Charle-
 magne, qui subjuguait les Saxons, répri-
 mait les Sarrasins, détruisait les hérésies,
 protégeait les papes, attirait au christia-
 nisme les nations infidèles, rétablissait
 les sciences et la discipline ecclésiastique,
 assemblait de fameux conciles où sa pro-
 fonde doctrine était admirée, et faisait
 ressentir non-seulement à la France et à
 l'Italie, mais encore à l'Espagne, à l'An-
 gleterre, à la Germanie, et partout, les
 effets de sa piété et de sa justice.

DOUZIÈME ÉPOQUE.

Charlemagne, ou l'établissement du nouvel Empire.

Enfin, l'an 800 de Notre-Seigneur, ce grand
 protecteur de Rome et de l'Italie, ou pour mieux
 dire de toute l'Église et de toute la chrétienté,
 élu empereur par les Romains sans qu'il y pen-
 sât, et couronné par le pape Léon III, qui avait
 porté le peuple romain à ce choix, devint le fon-
 dateur du nouvel empire et de la grandeur tem-
 porelle du saint-siège.

Voilà, Monseigneur, les douze époques que j'ai
 suivies dans cet abrégé. J'ai attaché à chacune
 d'elles les faits principaux qui en dépendent. Vous
 pouvez maintenant, sans beaucoup de peine, dis-
 poser, selon l'ordre des temps, les grands évé-
 nements de l'histoire ancienne, et les ranger pour
 ainsi dire chacun sous son étendard.

Je n'ai pas oublié, dans cet abrégé, cette cé-
 lèbre division que font les chronologistes de la
 durée du monde en sept âges. Le commencement
 de chaque âge nous sert d'époque : si j'y en mêle
 quelques autres, c'est afin que les choses soient
 plus distinctes, et que l'ordre des temps se dé-
 veloppe devant vous avec moins de confusion.

Quand je vous parle de l'ordre des temps, je
 ne prétends pas, Monseigneur, que vous vous
 chargiez scrupuleusement de toutes les dates;
 encore moins que vous entriez dans toutes les dis-
 putes des chronologistes, où le plus souvent il ne
 s'agit que de peu d'années. La chronologie con-
 tentieuse, qui s'arrête scrupuleusement à ces mi-
 nuties, a son usage sans doute, mais elle n'est
 pas votre objet, et sert peu à éclairer l'esprit d'un
 grand prince. Je n'ai point voulu raffiner sur cette
 discussion des temps; et, parmi les calculs déjà
 faits, j'ai suivi celui qui m'a paru le plus vrai-
 semblable, sans m'engager à le garantir.

Que dans la supputation qu'on fait des années,
 depuis le temps de la création jusqu'à Abraham,
 il faille suivre les Septante, qui font le monde
 plus vieux, ou l'hébreu, qui le fait plus jeune de
 plusieurs siècles; encore que l'autorité de l'ori-
 ginal hébreu semble devoir l'emporter, c'est une
 chose si indifférente en elle-même, que l'Église,
 qui a suivi avec saint Jérôme la supputation de
 l'hébreu dans notre Vulgate, a laissé celle des
 Septante dans son Martyrologe. En effet, qu'im-
 porte à l'histoire de diminuer ou de multiplier
 des siècles vides, où aussi bien l'on n'a rien à
 raconter? N'est-ce pas assez que les temps où les
 dates sont importantes aient des caractères fixes,
 et que la distribution en soit appuyée sur des fon-
 dements certains? Et quand même dans ces temps
 il y aurait de la dispute pour quelques années, ce
 ne serait presque jamais un embarras. Par exem-
 ple, qu'il faille mettre de quelques années plus
 tôt ou plus tard, ou la fondation de Rome, ou la
 naissance de Jésus-Christ : vous avez pu recon-
 naître que cette diversité ne fait rien à la suite
 des histoires, ni à l'accomplissement des conseils
 de Dieu. Vous devez éviter les anachronismes qui
 brouillent l'ordre des affaires, et laisser disputer
 des autres entre les savants.

Je ne veux non plus charger votre mémoire du
 compte des olympiades, quoique les Grecs, qui
 s'en servent, les rendent nécessaires à fixer les
 temps. Il faut savoir ce que c'est, afin d'y avoir
 recours dans le besoin : mais, au reste, il suffira
 de vous attacher aux dates que je vous propose
 comme les plus simples et les plus suivies, qui
 sont celles du monde jusqu'à Rome, celles de
 Rome jusqu'à Jésus-Christ, et celles de Jésus-
 Christ dans toute la suite.

Mais le vrai dessein de cet abrégé n'est pas de
 vous expliquer l'ordre des temps, quoiqu'il soit
 absolument nécessaire pour lier toutes les histo-
 res, et en montrer le rapport. Je vous ai dit, Mon-
 seigneur, que mon principal objet est de vous
 faire considérer, dans l'ordre des temps, la suite
 du peuple de Dieu et celle des grands empires.

Ces deux choses roulent ensemble dans ce grand
 mouvement des siècles, où elles ont pour ainsi
 dire un même cours : mais il est besoin, pour les
 bien entendre, de les détacher quelquefois l'une
 de l'autre, et de considérer tout ce qui convient
 à chacune d'elles.

SECONDE PARTIE.

LA SUITE DE LA RELIGION.

CHAPITRE PREMIER.

La création, et les premiers temps.

La religion et la suite du peuple de Dieu con-
 sidérée de cette sorte, est le plus grand et le plus
 utile de tous les objets qu'on puisse proposer aux
 hommes. Il est beau de se remettre devant les
 yeux les états différents du peuple de Dieu, sous la
 loi de nature et sous les patriarches; sous Moïse et
 sous la loi écrite; sous David et sous les prophè-
 tes; depuis le retour de la captivité jusqu'à Jésus-
 Christ; et enfin sous Jésus-Christ même, c'est-à-
 dire, sous la loi de grâce et sous l'Évangile; dans
 les siècles qui ont attendu le Messie, et dans ceux
 où il a paru; dans ceux où le culte de Dieu a été
 réduit à un seul peuple, et dans ceux où, confor-
 mément aux anciennes prophéties, il a été répandu
 par toute la terre; dans ceux enfin où les hommes,
 encore infirmes et grossiers, ont eu besoin d'être
 soutenus par des récompenses et des châtimens
 temporels; et dans ceux où les fidèles mieux ins-
 truits ne doivent plus vivre que par la foi, atta-
 chés aux biens éternels, et souffrant, dans l'espé-
 rance de les posséder, tous les maux qui peuvent
 exercer leur patience.

Assurément, Monseigneur, on ne peut rien
 concevoir qui soit plus digne de Dieu, que de
 s'être premièrement choisi un peuple qui fût un
 exemple palpable de son éternelle providence;
 un peuple dont la bonne ou la mauvaise fortune
 dépendît de la piété, et dont l'état rendit témoi-
 gnage à la sagesse et à la justice de celui qui le
 gouvernait. C'est par où Dieu a commencé, et c'est
 ce qu'il a fait voir dans le peuple juif. Mais après
 avoir établi par tant de preuves sensibles ce fon-
 dement immuable, que lui seul conduit à sa volonté
 tous les événements de la vie présente, il était tems

d'élever les hommes à de plus hautes pensées; et
 d'envoyer Jésus-Christ, à qui il était réservé de
 découvrir au nouveau peuple, ramassé de tous les
 peuples du monde, les secrets de la vie future.

Vous pourrez suivre aisément l'histoire de ces
 deux peuples, et remarquer comme Jésus-Christ
 fait l'union de l'un et de l'autre, puisque, ou at-
 tendu, ou donné, il a été dans tous les temps la
 consolation et l'espérance des enfants de Dieu.

Voilà donc la religion toujours uniforme, ou
 plutôt toujours la même dès l'origine du monde :
 on y a toujours reconnu le même Dieu, comme
 auteur, et le même Christ, comme sauveur du
 genre humain.

Ainsi vous verrez qu'il n'y a rien de plus an-
 cien parmi les hommes que la religion que vous
 professez, et que ce n'est pas sans raison que
 vos ancêtres ont mis leur plus grande gloire à
 en être les protecteurs.

Quel témoignage n'est-ce pas de sa vérité, de
 voir que dans les temps où les histoires profanes
 n'ont à nous conter que des fables, ou tout au
 plus des faits confus et à demi oubliés, l'Écri-
 ture, c'est-à-dire, sans contestation, le plus an-
 cien livre qui soit au monde, nous ramène par
 tant d'événemens précis, et par la suite même
 des choses, à leur véritable principe, c'est-à-
 dire, à Dieu qui a tout fait; et nous marque si
 distinctement la création de l'univers, celle de
 l'homme en particulier, le bonheur de son pre-
 mier état, les causes de ses misères et de ses faibles-
 ses, la corruption du monde et le déluge, l'origine
 des arts et celle des nations, la distribution des
 terres, enfin la propagation du genre humain,
 et d'autres faits de même importance dont les
 histoires humaines ne parlent qu'en confusion,
 et nous obligent à chercher ailleurs les sources
 certaines!

Que si l'antiquité de la religion lui donne tant
 d'autorité, sa suite continuée sans interruption
 et sans altération durant tant de siècles, et mal-
 gré tant d'obstacles survenus, fait voir manifes-
 tement que la main de Dieu la soutient.

Qu'y a-t-il de plus merveilleux que de la voir
 toujours subsister sur les mêmes fondemens dès
 les commencemens du monde, sans que ni l'ido-
 lâtrie et l'impiété qui l'environnaient de toutes
 parts, ni les tyrans qui l'ont persécutée, ni les
 hérétiques et les infidèles qui ont tâché de la cor-
 rompre, ni les lâches qui l'ont trahie, ni ses sec-
 tateurs indignes qui l'ont déshonorée par leurs
 crimes, ni enfin la longueur du temps, qui seule
 suffit pour abattre toutes les choses humaines,
 aient jamais été capables, je ne dis pas de l'étein-
 dre, mais de l'altérer?

Si maintenant nous venons à considérer quelle

idée cette religion, dont nous révérans l'antiquité, nous donne de son objet, c'est-à-dire du premier être, nous avouons qu'elle est au-dessus de toutes les pensées humaines, et digne d'être regardée comme venue de Dieu même.

Le Dieu qu'ont toujours servi les Hébreux et les chrétiens n'a rien de commun avec les divinités pleines d'imperfection, et même de vice, que le reste du monde adorait. Notre Dieu est un, infini, parfait, seul digne de venger les crimes, et de couronner la vertu, parce qu'il est seul la sainteté même.

Il est infiniment au-dessus de cette cause première, et de ce premier moteur que les philosophes ont connu, sans toutefois l'adorer. Ceux d'entre eux qui ont été le plus loin, nous ont proposé un Dieu, qui, trouvant une matière éternelle et existante par elle-même aussi bien que lui, l'a mise en œuvre, et l'a façonnée comme un artisan vulgaire, contraint dans son ouvrage par cette matière et par ses dispositions qu'il n'a pas faites; sans jamais pouvoir comprendre que si la matière est d'elle-même, elle n'a pas dû attendre sa perfection d'une main étrangère; et que si Dieu est infini et parfait, il n'a eu besoin, pour faire tout ce qu'il voulait, que de lui-même et de sa volonté toute-puissante. Mais le Dieu de nos pères, le Dieu d'Abraham, le Dieu dont Moïse nous a écrit les merveilles, n'a pas seulement arrangé le monde; il l'a fait tout entier dans sa matière et dans sa forme. Avant qu'il eût donné l'être, rien n'avait que lui seul. Il nous est représenté comme celui qui fait tout, et qui fait tout par sa parole, tant à cause qu'il fait tout par raison, qu'à cause qu'il fait tout sans peine, et que pour faire de si grands ouvrages il ne lui en coûte qu'un seul mot, c'est-à-dire, qu'il ne lui en coûte que de le vouloir.

Et pour suivre l'histoire de la création, puisque nous l'avons commencée, Moïse nous a enseigné que ce puissant architecte, à qui les choses coûtent si peu, a voulu les faire à plusieurs reprises, et créer l'univers en six jours, pour montrer qu'il n'agit pas avec une nécessité, ou par une impétuosité aveugle, comme se le sont imaginé quelques philosophes. Le soleil jette d'un seul coup, sans se retenir, tout ce qu'il a de rayons: mais Dieu, qui agit par intelligence et avec une souveraine liberté, applique sa vertu où il lui plaît, et autant qu'il lui plaît: et comme, en faisant le monde par sa parole, il montre que rien ne le peine; en le faisant à plusieurs reprises, il fait voir qu'il est le maître de sa matière, de son action, de toute son entreprise, et qu'il n'a, en agissant, d'autre règle que sa volonté toujours droite par elle-même.

Cette conduite de Dieu nous fait voir aussi que

tout sort immédiatement de sa main. Les peuples et les philosophes qui ont cru que la terre mêlée avec l'eau, et aidée, si vous le voulez, de la chaleur du soleil, avait produit d'elle-même par sa propre fécondité les plantes et les animaux, se sont trop grossièrement trompés. L'Écriture nous a fait entendre que les éléments sont stériles, si la parole de Dieu ne les rend féconds. Ni la terre, ni l'eau, ni l'air, n'auraient jamais eu les plantes ni les animaux que nous y voyons, si Dieu, qui en avait fait et préparé la matière, ne l'avait encore formée par sa volonté toute-puissante, et n'avait donné à chaque chose les semences propres pour se multiplier dans tous les siècles.

Ceux qui voient les plantes prendre leur naissance et leur accroissement par la chaleur du soleil, pourraient croire qu'il en est le créateur. Mais l'Écriture nous fait voir la terre revêtue d'herbes et de toute sorte de plantes avant que le soleil ait été créé, afin que nous concevions que tout dépend de Dieu seul.

Il a plu à ce grand ouvrier de créer la lumière, avant même que de la réduire à la forme qu'il lui a donnée dans le soleil et dans les astres; parce qu'il voulait nous apprendre que ces grands et magnifiques luminaires, dont on nous a voulu faire des divinités, n'avaient par eux-mêmes ni la matière précieuse et éclatante dont ils ont été composés, ni la forme admirable à laquelle nous les voyons réduits.

Enfin le récit de la création, tel qu'il est fait par Moïse, nous découvre ce grand secret de la véritable philosophie, qu'en Dieu seul réside la fécondité et la puissance absolue. Heureux, sage, tout-puissant, seul suffisant à lui-même, il agit sans nécessité comme il agit sans besoin; jamais contraint ni embarrassé par sa matière, dont il fait ce qu'il veut, parce qu'il lui a donné par sa seule volonté le fond de son être. Par ce droit souverain, il la tourne, il la façonne, il la meut sans peine: tout dépend immédiatement de lui; et si, selon l'ordre établi dans la nature, une chose dépend de l'autre, par exemple, la naissance et l'accroissement des plantes, de la chaleur du soleil, c'est à cause que ce même Dieu, qui a fait toutes les parties de l'univers, a voulu les lier les unes aux autres, et faire éclater sa sagesse par ce merveilleux enchaînement.

Mais tout ce que nous enseigne l'Écriture sainte sur la création de l'univers, n'est rien en comparaison de ce qu'elle dit de la création de l'homme.

Jusqu'ici Dieu avait tout fait en commandant: « Que la lumière soit; que le firmament s'étende au milieu des eaux; que les eaux se retirent; que la terre soit découverte, et qu'elle

« germe; qu'il y ait de grands luminaires qui partagent le jour et la nuit; que les oiseaux et les poissons sortent du sein des eaux; que la terre produise les animaux selon leurs espèces différentes¹: » mais quand il s'agit de produire l'homme, Moïse lui fait tenir un nouveau langage: « Faisons l'homme, dit-il², à notre image et ressemblance. »

Ce n'est plus cette parole impérieuse et dominante; c'est une parole plus douce, quoique non moins efficace. Dieu tient conseil en lui-même, Dieu s'excite lui-même, comme pour nous faire voir que l'ouvrage qu'il va entreprendre surpasse tous les ouvrages qu'il avait faits jusqu'alors.

Faisons l'homme. Dieu parle en lui-même; il parle à quelqu'un qui fait comme lui, à quelqu'un dont l'homme est la créature et l'image; il parle à un autre lui-même; il parle à celui par qui toutes choses ont été faites, à celui qui dit dans son Évangile: « Tout ce que le Père fait, le Fils le fait semblablement³. » En parlant à son Fils, ou avec son Fils, il parle en même temps avec l'Esprit tout-puissant, égal et coéternel à l'un et à l'autre.

C'est une chose inouïe dans tout le langage de l'Écriture, qu'un autre que Dieu ait parlé de lui-même en nombre pluriel, *faisons*. Dieu même, dans l'Écriture, ne parle ainsi que deux ou trois fois, et ce langage extraordinaire commence à paraître lorsqu'il s'agit de créer l'homme.

Quand Dieu change de langage, et en quelque façon de conduite, ce n'est pas qu'il change en lui-même; mais il nous montre qu'il va commencer, suivant des conseils éternels, un nouvel ordre de choses.

Ainsi l'homme, si fort élevé au-dessus des autres créatures dont Moïse nous avait décrit la génération, est produit d'une façon toute nouvelle. La Trinité commence à se déclarer, en faisant la créature dont les opérations intellectuelles sont une image imparfaite de ces éternelles opérations par lesquelles Dieu est fécond en lui-même.

La parole de conseil, dont Dieu se sert, marque que la créature qui va être faite, est la seule qui peut agir par conseil et par intelligence. Tout le reste n'est pas moins extraordinaire. Jusque-là nous n'avions point vu, dans l'histoire de la Genèse, le doigt de Dieu appliqué sur une matière corruptible. Pour former le corps de l'homme, lui-même prend de la terre⁴; et cette terre, arrangée sous une telle main, reçoit la plus belle

figure qui eût encore paru dans le monde. L'homme a la taille droite, la tête élevée, les regards tournés vers le ciel: et cette conformation, qui lui est particulière, lui montre son origine et le lieu où il doit tendre.

Cette attention particulière, qui paraît en Dieu quand il fait l'homme, nous montre qu'il a pour lui un égard particulier, quoique d'ailleurs tout soit conduit immédiatement par sa sagesse.

Mais la manière dont il produit l'âme est beaucoup plus merveilleuse: il ne la tire point de la matière; il l'inspire d'en haut: c'est un souffle de vie qui vient de lui-même.

Quand il créa les bêtes, il dit: « Que l'eau produise les poissons; » et il créa de cette sorte les monstres marins, et toute âme vivante et mouvante qui devait remplir les eaux. Il dit encore: « Que la terre produise toute âme vivante, les bêtes à quatre pieds et les reptiles¹. »

C'est ainsi que devaient naître ces âmes vivantes d'une vie brute et bestiale, à qui Dieu ne donne pour toute action que des mouvements dépendants du corps. Dieu les tire du sein des eaux et de la terre: mais cette âme, dont la vie devait être une imitation de la sienne; qui devait vivre comme lui de raison et d'intelligence; qui lui devait être unie en le contemplant et en l'aimant, et qui pour cette raison était faite à son image, ne pouvait être tirée de la matière. Dieu, en façonnant la matière, peut bien former un beau corps; mais en quelque sorte qu'il la tourne et la façonne, jamais il n'y trouvera son image et sa ressemblance. L'âme faite à son image, et qui peut être heureuse en le possédant, doit être produite par une nouvelle création: elle doit venir d'en haut; et c'est ce que signifie ce *souffle de vie*², que Dieu tire de sa bouche.

Souvenons-nous que Moïse propose aux hommes charnels, par des images sensibles, des vérités pures et intellectuelles. Ne croyons pas que Dieu souffle à la manière des animaux. Ne croyons pas que notre âme soit un air subtil, ni une vapeur déliée. Le souffle que Dieu inspire, et qui porte en lui-même l'image de Dieu, n'est ni air ni vapeur. Ne croyons pas que notre âme soit une portion de la nature divine, comme l'ont rêvé quelques philosophes. Dieu n'est pas un tout qui se partage. Quand Dieu aurait des parties, elles ne seraient pas faites. Car le créateur, l'être increé ne serait pas composé de créatures. L'âme est faite, et tellement faite, qu'elle n'est rien de la nature divine, mais seulement une chose faite à l'image et ressemblance de la nature divine, une chose qui doit toujours demeurer unie à celui qui l'a for-

¹ Gen. I, 3, etc.

² Ibid. 26.

³ Joan. V, 19.

⁴ Gen. II, 7.

¹ Gen. I, 20, 24.

² Ibid. II, 7.

mée : c'est ce que veut dire ce souffle divin ; c'est ce que nous représente cet esprit de vie.

Voilà donc l'homme formé. Dieu forme encore de lui la compagne qu'il lui veut donner. Tous les hommes naissent d'un seul mariage, afin d'être à jamais, quelque dispersés et multipliés qu'ils soient, une seule et même famille.

Nos premiers parents ainsi formés sont mis dans ce jardin délicieux qui s'appelle le Paradis : Dieu se devait à lui-même de rendre son image heureuse.

Il donne un précepte à l'homme, pour lui faire sentir qu'il a un maître; un précepte attaché à une chose sensible, parce que l'homme était fait avec des sens; un précepte aisé, parce qu'il voulait lui rendre la vie commode tant qu'elle serait innocente.

L'homme ne garde pas un commandement d'une si facile observance : il écoute l'esprit tentateur, et il s'écoute lui-même, au lieu d'écouter Dieu uniquement; sa perte est inévitable : mais il la faut considérer dans son origine aussi bien que dans ses suites.

Dieu avait fait au commencement ses anges, esprits purs et séparés de toute matière. Lui, qui ne fait rien que de bon, les avait tous créés dans la sainteté : et ils pouvaient assurer leur félicité en se donnant volontairement à leur créateur. Mais tout ce qui est tiré du néant est defectueux. Une partie de ces anges se laissa séduire à l'amour-propre. Malheur à la créature qui se plaît en elle-même, et non pas en Dieu ! elle perd en un moment tous ses dons. Étrange effet du péché ! ces esprits lumineux devinrent esprits de ténèbres : ils n'eurent plus de lumières qui ne se tournassent en ruses malicieuses. Une maligne envie prit en eux la place de la charité; leur grandeur naturelle ne fut plus qu'orgueil : leur félicité fut changée en la triste consolation de se faire des compagnons dans leur misère; et leurs bienheureux exercices, au misérable emploi de tenter les hommes. Le plus parfait de tous, qui avait aussi été le plus superbe, se trouva le plus malaisant, comme le plus malheureux. L'homme, que Dieu avait mis un peu au-dessous des anges¹, en l'unissant à un corps, devint à un esprit si parfait un objet de jalousie : il voulut l'entraîner dans sa rébellion, pour ensuite l'envelopper dans sa perte. Les créatures spirituelles avaient, comme Dieu même, des moyens sensibles pour communiquer avec l'homme qui leur était semblable dans sa partie principale. Les mauvais esprits, dont Dieu voulait se servir pour éprouver la fidélité du genre humain, n'avaient pas perdu le moyen d'entretenir ce commerce avec notre nature², non

¹ Psal. VIII, 6.

plus qu'un certain empire qui leur avait été donné d'abord sur la créature corporelle. Le démon usa de ce pouvoir contre nos premiers parents. Dieu permit qu'il leur parlât en la forme d'un serpent, comme la plus convenable à représenter la malignité avec le supplice de cet esprit malaisant, ainsi qu'on le verra dans la suite. Il ne craint point de leur faire horreur sous cette figure. Tous les animaux avaient été également amenés aux pieds d'Adam pour en recevoir un nom convenable, et reconnaître le souverain que Dieu leur avait donné³. Ainsi aucun des animaux ne causait de l'horreur à l'homme, parce que dans l'état où il était, aucun ne lui pouvait nuire.

Écoutez maintenant comment le démon lui parla, et pénétrons le fond de ses artifices. Il s'adresse à Ève, comme à la plus faible; mais en la personne d'Ève, il parle à son mari aussi bien qu'à elle : « Pourquoi Dieu vous a-t-il fait cette « défense ? » S'il vous a faits raisonnables, vous devez savoir la raison de tout : ce fruit n'est pas un poison; « vous n'en mourrez pas⁴. » Voilà par où commence l'esprit de révolte. On raisonne sur le précepte, et l'obéissance est mise en doute. « Vous serez comme des dieux⁵, » libres et indépendants, heureux en vous-mêmes, sages par vous-mêmes : « vous saurez le bien et le mal; » rien ne vous sera impénétrable. C'est par ces motifs que l'esprit s'élève contre l'ordre du Créateur, et au-dessus de la règle. Ève, à demi gagnée, regarda le fruit, dont la beauté promettait un goût excellent⁶. Voyant que Dieu avait uni en l'homme l'esprit et le corps, elle crut qu'en faveur de l'homme il pourrait bien encore avoir attaché aux plantes des vertus surnaturelles, et des dons intellectuels aux objets sensibles. Après avoir mangé de ce beau fruit, elle en présenta elle-même à son mari. Le voilà dangereusement attaqué. L'exemple et la complaisance fortifient la tentation : il entre dans les sentiments du tentateur si bien secondé; une trompeuse curiosité, une flatteuse pensée d'orgueil, le secret plaisir d'agir de soi-même, et selon ses propres pensées, l'attire et l'aveugle : il veut faire une dangereuse épreuve de sa liberté, et il goûte avec le fruit défendu la pernicieuse douceur de contenter son esprit : les sens mêlent leur attrait à ce nouveau charme; il les suit, il s'y soumet, et il s'en fait le captif, lui qui en était le maître.

En même temps tout change pour lui. La terre ne lui rit plus comme auparavant; il n'en aura plus rien que par un travail opiniâtre : le ciel n'a

¹ Gen. II, 19, 20

² Ibid. III, 1.

³ Ibid. 4.

⁴ Ibid. 5.

⁵ Ibid. 6.

plus cet air serein; les animaux qui lui étaient tous, jusqu'aux plus odieux et aux plus farouches, un divertissement innocent, prennent pour lui des formes hideuses : Dieu, qui avait tout fait pour son bonheur, lui tourne en un moment tout en supplice. Il se fait peine à lui-même, lui qui s'était tant aimé. La rébellion de ses sens lui fait remarquer en lui je ne sais quoi de honteux¹. Ce n'est plus ce premier ouvrage du Créateur, où tout était beau; le péché a fait un nouvel ouvrage qu'il faut cacher. L'homme ne peut plus supporter sa honte, et voudrait pouvoir la couvrir à ses propres yeux. Mais Dieu lui devient encore plus insupportable. Ce grand Dieu, qui l'avait fait à sa ressemblance, et qui lui avait donné des sens comme un secours nécessaire à son esprit, se plaisait à se montrer à lui sous une forme sensible : l'homme ne peut plus souffrir sa présence. Il cherche le fond des forêts² pour se dérober à celui qui faisait auparavant tout son bonheur. Sa conscience l'accuse avant que Dieu parle. Ses malheureuses excuses achèvent de le confondre. Il faut qu'il meure : le remède d'immortalité lui est ôté; et une mort plus affreuse, qui est celle de l'âme, lui est figurée par cette mort corporelle à laquelle il est condamné.

Mais voici notre sentence prononcée dans la sienne. Dieu, qui avait résolu de récompenser son obéissance dans toute sa postérité; aussitôt qu'il s'est révolté, le condamne et le frappe, non-seulement en sa personne, mais encore dans tous ses enfants, comme dans la plus vive et la plus chère partie de lui-même : nous sommes tous maudits dans notre principe; notre naissance est gâtée et infectée dans sa source.

N'examinons point ici ces règles terribles de la justice divine, par lesquelles la race humaine est maudite dans son origine. Adorons les jugements de Dieu, qui regarde tous les hommes comme un seul homme dans celui dont il veut tous les faire sortir. Regardons-nous aussi comme dégradés dans notre père rebelle, comme flétris à jamais par la sentence qui le condamne, comme bannis avec lui, et exclus du paradis où il devait nous faire naître.

Les règles de la justice humaine nous peuvent aider à entrer dans les profondeurs de la justice divine, dont elles sont une ombre; mais elles ne peuvent pas nous découvrir le fond de cet abîme. Croyons que la justice aussi bien que la miséricorde de Dieu ne veulent pas être mesurées sur celles des hommes, et qu'elles ont toutes deux des effets bien plus étendus et bien plus intimes.

¹ Gen. III, 7.

² Ibid. 8.

Mais pendant que les rigueurs de Dieu sur le genre humain nous épouvantent, admirons comme il tourne nos yeux vers un objet plus agréable, en nous découvrant notre délivrance future dès le jour de notre perte. Sous la figure du serpent¹, dont le rampement tortueux était une vive image des dangereuses insinuations et des détours fallacieux de l'esprit malin, Dieu fait voir à Ève notre mère le caractère odieux et tout ensemble le juste supplice de son ennemi vaincu. Le serpent devait être le plus haï de tous les animaux, comme le démon est la plus maudite de toutes les créatures. Comme le serpent rampe sur sa poitrine, le démon, justement précipité du ciel où il avait été créé, ne se peut plus relever. La terre, dont il est dit que le serpent se nourrit, signifie les basses pensées que le démon nous inspire : lui-même il ne pense rien que de bas, puisque toutes ses pensées ne sont que péché. Dans l'inimitié éternelle entre toute la race humaine et le démon, nous apprenons que la victoire nous sera donnée, puisqu'on nous y montre une semence bénite par laquelle notre vainqueur devait avoir la tête écrasée, c'est-à-dire, devait voir son orgueil dompté, et son empire abattu par toute la terre.

Cette semence bénite était Jésus-Christ, fils d'une vierge, ce Jésus-Christ en qui seul Adam n'avait point péché, parce qu'il devait sortir d'Adam d'une manière divine, conçu non de l'homme, mais du Saint-Esprit. C'était donc par ce divin germe, ou par la femme qui le produirait, selon les diverses leçons de ce passage, que la perte du genre humain devait être réparée, et la puissance ôtée au prince du monde, qui ne trouve rien de sien en Jésus-Christ².

Mais avant que de nous donner le Sauveur, il fallait que le genre humain connût par une longue expérience le besoin qu'il avait d'un tel secours. L'homme fut donc laissé à lui-même; ses inclinations se corrompirent, ses débordements allèrent à l'excès, et l'iniquité couvrit toute la face de la terre.

Alors Dieu médita une vengeance dont il voulut que le souvenir ne s'éteignît jamais parmi les hommes : c'est celle du déluge universel, dont en effet la mémoire dure encore dans toutes les nations, aussi bien que celle des crimes qui l'ont attiré.

Que les hommes ne pensent plus que le monde va tout seul, et que ce qui a été sera toujours comme de lui-même. Dieu, qui a tout fait, et par qui tout subsiste, va noyer tous les animaux avec

¹ Gen. III, 14, 15.

² Joan. XIV, 30.